

Revenir à France Télécom

En 2010, alors cadre chez « FT », Thierry Beinstingel avait écrit sur l'affaire des suicides de salariés. Il y revient avec « Dernier travail », un roman paru juste avant que la condamnation des dirigeants de l'époque ait été confirmée en appel

RAPHAËLE LEYRIS

Longtemps, ce fut l'usage : les employés de France Télécom ne disaient pas qu'ils y travaillaient mais qu'ils y « appartenaient ». Relevant ce particularisme, Thierry Beinstingel, retraité depuis 2020 de l'entreprise rebaptisée « Orange » en 2013, marque une pause au téléphone et souffle : « Ça paraît fou aujourd'hui. » A tout le moins, cela donne une idée du puissant lien d'identification entre les salariés et l'entreprise autrefois publique, et de la violence avec laquelle a été reçu le plan de restructuration Next, visant à supprimer 22 000 postes de France Télécom (« FT ») entre 2007 et 2010. Le PDG d'alors, Didier Lombard, avait fait savoir à ses équipes qu'il souhaitait que ces départs se fassent « par la fenêtre ou par la porte ». Cette brutalité managériale théorisée avait engendré une crise sociale majeure, marquée par des dizaines de suicides et de cas de dépression. Le 30 septembre, Didier Lombard (tout comme son ancien bras droit) a été condamné en appel pour « harcèlement moral institutionnel ».

Evidemment inspiré de ces faits, un procès semblable sert d'arrière-plan à *Dernier travail*, le nouveau roman de Thierry Beinstingel. Sur le même sujet, ce dernier avait publié, en plein scandale, *Retour aux mots sauvages* (Fayard, 2010). « Je t'avais écrit à chaud », dit-il aujourd'hui. A l'époque, l'entreprise (qui n'était pas nommée dans le texte, comme elle ne l'est pas aujourd'hui – « Cela me permet de me sentir plus libre ») lui avait « fait subir des pressions » : « Après avoir lu un article sur mon livre, une directrice avait fait

« Après avoir lu un article sur "Retour aux mots sauvages" [Fayard, 2010], une directrice de France Télécom avait fait 300 kilomètres pour me poser une question : "Partagez-vous les valeurs de l'entreprise ?" »

300 kilomètres pour me poser une question : "Partagez-vous les valeurs de l'entreprise ?" » Cadre aux ressources humaines dans l'Est, il estime avoir été « protégé » par le fait que *Retour aux mots sauvages* s'était retrouvé en lice pour le Goncourt.

Dans les années suivantes,



Conférence de presse en présence des parties civiles après la condamnation de France Télécom et de ses anciens dirigeants pour « harcèlement moral institutionnel », à Paris, le 20 décembre 2019. MARC CHAUHEIL

Thierry Beinstingel a continué à travailler pour l'entreprise. Il a écrit une thèse sur la « représentation du travail dans les récits français depuis la fin des "trente glorieuses" » (soutenue en 2017), et poursuivi son œuvre, étroitement liée à son sujet d'études universitaires. Dans le même temps, il y a eu la « refondation » d'Orange, où l'entreprise a tenté de « faciliter le dialogue » avec les personnels, puis le premier procès (en 2019) jugeant les responsables, et son propre départ d'Orange. « Il m'a semblé qu'il était temps de revenir sur ces événements, avec plus de distance, peut-être, que dans *Retour aux mots sauvages*. » Et de revenir ainsi plus directement, même si toujours par le biais de la fiction, sur sa propre expérience aux ressources humaines – *Retour...* se penchait sur les tâches des téléopérateurs – et sur les questions qui l'ont hanté : « De quoi aurais-je pu m'apercevoir à l'époque ? » « Ai-je refusé de voir des signaux ? » « Ai-je failli dans mon éthique ? » – l'écriture du livre, confie-t-il, n'a pas permis d'y répondre ; elle les a même « décuplées ».

Il n'ira donc pas prétendre qu'il est à des années-lumière du personnage central, Vincent. Juste avant la retraite, celui-ci se voit demander par un ancien du groupe, comme un service, de

EXTRAIT

« Vincent regarde les comptes rendus du procès. La fièvre médiatique des premières séances avec radio, télévision, journalistes en faction, micro à la main devant le palais de justice, a fait place au fil des jours à des articles de plus en plus succincts. Les énumérations des victimes, la redondance des harcèlements finissent par lasser les faits, par rendre banale la machination qui s'était opérée pendant des années. Rares sont les commentaires qui prennent le temps de détailler les audiences, on préfère insister sur le caractère inédit de cette affaire judiciaire, où, pour la première fois, une entreprise du CAC 40 se retrouve sur la sellette. Les principaux accusés ne se départent pas de leur assurance, au besoin émettent les questions, nient leurs responsabilités, rejettent les fautes sur des subalternes. »

DERNIER TRAVAIL, PAGE 76

faire embaucher en boutique une jeune femme dont le père, Bernard, s'était tué dans son bureau. C'était un peu avant la vague des suicides, et il n'a jamais été comptabilisé parmi les morts liés à la violence jugée au tribunal. « Le souvenir de la mort d'un homme comme lui, fin 2006, un peu avant que n'éclate le scandale, a été mon point de départ, explique Thierry Beinstingel. Je l'ai très peu connu, mais j'ai voulu me réapproprier cette histoire qui m'a obsédé. »

A partir de là, le « casting » du roman s'est imposé : « C'était important qu'il y ait sa venue : les histoires de suicide isolent les familles

dans leur douleur, elles connaissent une difficulté à se reconstruire qu'il me semblait important d'évoquer. » La fille, Eve, n'a pas tardé à suivre : « Très naturellement, j'ai imaginé que Vincent s'était constitué comme une dette à son égard, persuadé qu'il lui revenait d'appuyer Eve pour qu'elle soit embauchée. Des jeunes gens comme elle, j'en ai recruté plein, c'était mon travail de l'écouter. » En cours d'écriture est arrivé un autre protagoniste, Francis, le frère de feu Bernard, qui, fou de rage après le suicide de ce dernier, s'en était pris aux vitres de l'entreprise. A travers cet homme, garde forestier, Thierry Beinstingel a voulu aborder un sujet qu'il n'avait guère exploré jusque-là : « Le travail et la vie privée sont très imbriqués, et les discussions en famille sur le boulot peuvent être assez épiques. Lors de fêtes de famille, on réalise la vision fantasmée de notre emploi que se font nos proches. » Ainsi, Francis avait imaginé luxueux le bureau de son frère cadre – c'est dans la cage à poules où il avait été relégué que Bernard s'est tué.

La figure de Francis, son travail dans la forêt des Vosges permettent à Thierry Beinstingel d'élargir l'horizon du roman en s'intéressant à la sauvagerie de la nature (par le biais, notamment, du motif du loup, de retour dans les Vosges). Elle offre un riche contrepoint à celle des rapports sociaux. ■

Ce que travailler veut dire



POUR UN LIVRE tellement traversé par la violence du monde social, il s'en dégage une étonnante douceur de *Dernier travail*. Peut-être parce que, sans que le lecteur s'en rende compte, Thierry Beinstingel choisit de faire tendre son roman vers une rencontre entre deux personnages. Une sorte de réconciliation entre deux individus, mais aussi de chacun avec lui-même.

Avant cela, cependant, il y aura eu le récit des trois derniers mois avant la retraite de Vincent, employé aux ressources humaines dans une

grande entreprise qui veut désormais afficher la bienveillance de ses « process », mais dont la brutalité de fonctionnement a broyé, une dizaine d'années plus tôt, nombre d'hommes et de femmes. Les hauts responsables de l'époque sont actuellement jugés, et ce procès ranime en chacun des souvenirs, tel celui d'un cadre supérieur qui s'est tué dans son bureau un peu avant le début de la « spirale » des suicides. Vincent doit d'ailleurs s'occuper de trouver un travail à la fille de cet homme, et veiller sur ses débuts.

Peu d'écrivains savent dire aussi bien que Thierry Beinstingel le travail. La place qu'il occupe dans la vie, mais aussi son langage et les effets de celui-ci. Sans appuyer, il donne à

entendre la férocité que recouvrent les euphémismes à travers lesquels l'entreprise entend se refaire une image. Peut-on se pardonner d'avoir été partie prenante d'un système déshumanisant ? De n'avoir pas su voir l'étendue des dégâts qu'il faisait ? Et de participer à ce qui l'a remplacé ? *Dernier travail* est un livre sans illusions (mais sans manichéisme non plus) sur l'entreprise, qui ne renonce pas à croire aux individus. ■ R. L.

DERNIER TRAVAIL, de Thierry Beinstingel, Fayard, 256 p., 19 €, numérique 14 €. Signalons, du même auteur, la parution en poche de Yougoslave, Livre de poche, 624 p., 9,90 €.